

Henry Corbin, l'imaginal, le soufisme

Dans les années soixante-dix, vous fréquentez Henry Corbin, le premier traducteur français de Heidegger, qui, à la suite de Massignon, devint le grand islamologue spécialiste français du chiisme duodécimain.

Il arrivait à Marie-Madeleine Davy de se moquer gentiment de Corbin que, par ailleurs, elle admirait. « Trop d'anges, trop de chevalerie céleste ! », disait-elle. Il est vrai que l'angéologie est en grande partie issue de la Perse antique avant de se répandre dans les trois religions abrahamiques.

Messenger, l'ange est généralement considéré comme un trait d'union entre le Ciel et l'être humain. Il s'exprime par la voix des prophètes. Chaque nation et chaque personne sont accompagnées par un ange particulier. Par exemple, Michaël est l'ange d'Israël. Mais pour Corbin, l'ange, tout multiple soit-il, est surtout l'être qui explicite l'unicité de Dieu. Sans les différentes catégories d'anges, l'Insondable resterait à jamais muet. Mieux : la hiérarchie des anges forme une cour céleste, laquelle est un corps organisé, perceptible par l'homme mais conceptuellement incompréhensible. Ce corps dans son infinie complexité interne ne serait pas Dieu, mais l'empreinte de Dieu. L'esprit humain ne pourrait approcher que des parcelles de cette empreinte, et il ne le pourrait que par l'usage d'une symbolique accolée à une poétique (une poétique, du verbe grec poïéo, faire, créer). D'où la nécessité de l'ange inspirateur chez le mystique qui fatalement est aussi un poète.

Cette pensée visionnaire, Corbin la trouve, en particulier, chez Sohrawardi (*L'Archange empourpré*) qu'il va traduire, faire étudier et qu'à l'issue d'un de ses cours il me conseilla de lire et de méditer en me disant : « Ne vous demandez plus ce qu'est la métaphysique. Elle est là. » En parlant ainsi il évoquait sa traduction du *Qu'est-ce que la métaphysique ?* de Heidegger et proposait un saut vers ce qu'il nommait « le monde imaginal ». Le regard intérieur de l'homme doit aller au-delà de l'étant, qui n'est jamais que le déroulement existentiel, pour se porter vers l'être, rencontrant un état gnostique que Corbin appellera une « connaissance salvifique ». D'ailleurs, dans ces années-là, il conseillait de lire Boehme et Swedenborg.

Ma compagne et moi le rencontrons chez des amis communs, lors de ses cours et, après qu'il eut prit sa retraite de l'université française et cessa de se rendre à Téhéran, aux conférences de l'Université Saint-Jean-de-Jérusalem qu'il avait créé. Autour de lui se retrouvaient nombreux de nos amis parmi lesquels Mircea Eliade, Marie-Madeleine Davy, Gilbert Durand, Armand Abécassis et Antoine Faivre. Avec ce dernier, nous avons créé les Cahiers et les Éditions de l'Hermétisme auxquels Henry participa avec enthousiasme.

À ses yeux, ce genre de travaux en marge de l'Université était nécessaire pour s'opposer au matérialisme et à l'agnosticisme ambiants. Selon ses termes, il s'agissait d'« un combat pour l'âme du monde ». Ne fallait-il pas recouvrer la trace lumineuse de l'Esprit sous les poussières de l'apparence, en sauvant cette apparence de sa littéralité et en la rattachant à son mystère premier, son archétype voilé ?

Tout être humain possède en lui la possibilité de décrypter cette apparence (le prétendu réel) sous forme d'un appel dont il ne comprend pas souvent l'urgence. Il a perdu le sens du lieu-en-lui où se tient la clé herméneutique, la science ou l'art de l'interprétation orientée d'un visible vers son invisible.

Un combat pour l'âme du monde...

L'homme est-il un *Homo religiosus*, comme l'assurait Mircea Eliade ? N'est-il pas plutôt un visionnaire hors frontières ? De s'être vu canalisé par la religion (quelle qu'elle soit) et par les

dogmes afférents, le fidèle a trahi sans le savoir ses facultés natives d'ouverture vers les terres imaginales qui l'attendent. Il s'éloigne de ce que Corbin nomme « la connaissance présenteielle ». Et ici nous retrouvons les trois stades traditionnels de réalité : le monde sensible, le monde imaginal et le monde intelligible qui sont, en fait, trois corps de connaissance que le fidèle pourra incorporer à la suite d'une expérience intérieure adaptée à sa fonction créatrice (ou mieux : poétique) particulière.

Cette fonction est une boussole pour s'orienter dans les régions de l'être (l'image est de Corbin). *Terre céleste et résurrection* : ces termes traduits d'Ibn'Arabi s'assortissent de la rencontre d'un ange à chaque étape de l'élévation. « Telle est la Quête et la rencontre de l'Ange qui est l'Esprit-Saint et l'Intelligence active, Ange de la Révélation et de la Connaissance » (*L'Imagination créatrice dans le soufisme d'Ibn'Arabi.*)

Comme on le comprend, cette expérience se situe dans un « in illo tempore », un temps hors de l'Histoire. Dans ce lieu-en-lui, le fidèle traverse trois étapes (ou trois corps) : 1 – la purification (le lâcher tout) : le monde sort de l'impétrant. 2 – l'éblouissement : la Présence entre dans l'homme. 3 – les Noces : l'être entre dans l'Innommé qui l'accueille.

Ce parcours mystique, Guénon l'appelle « le pèlerinage vers le soi », mais il remplacera le mot « mystique » par « initiatique ». De surcroît, il ajoutera une quatrième étape : la fin de toute manifestation, *fanâ*, l'extinction, jonction ultime de l'Être et du Non-Être. « Mourez avant que la mort ne vous prenne » (Hadith).

Comme un retour à l'origine.

Mais l'origine de quoi ? D'avant notre naissance ? D'avant toute création ? Je crois qu'en ce point l'image de « corps » peut nous permettre d'approcher de ce que cette étape signifie. Cette entrée dans le Non-Être est l'évanouissement ou la dissolution de tout corps, y compris du corps spirituel, et même du corps de résurrection.

Nous sommes là, selon Guénon, au-delà de toute dualité et, en particulier, au-delà de l'Être et du Non-Être – ce que, bien

entendu, nul langage ne peut exprimer et qu'aucune pensée ne peut approcher. Il faudra que l'auteur de la *Grande Triade* aille du côté de la sagesse chinoise, et particulièrement du Tao, pour que le Vide parfait s'anéantisse en rejoignant l'incommensurable plénitude qui, de ce fait, s'anéantit à son tour. Ainsi la fonction même du néant s'anéantit. Ne demeure plus que la Présence.

Pour rendre hommage à Henry Corbin à l'occasion du centième anniversaire de sa naissance, vous avez écrit L'Amour pèlerin, récit inspiré de ses réflexions sur le chiisme.

Il est évident que cette approche de la mystique de l'islam avait de quoi titiller ce que Corbin appelait gentiment mon imagination créatrice. J'ai donc choisi de décrire le parcours intérieur d'un personnage, procédé que j'ai utilisé en premier avec *La Geste serpentine* et que j'ai toujours pratiqué pour mes récits chinois. Cela dit, il serait temps de ne plus considérer ce type d'œuvres sous un angle religieux ou mystique, mais à partir de leur fonctionnement imaginal.

J'entends par là que si un tel texte appartient effectivement à une culture déterminée, il se sert de cette culture pour s'évader librement dans un domaine de pure création. Que ce soit épiphanique ne fait expérimentalement aucun doute. C'est que les mythes, ces vieilles histoires toujours neuves, n'appartiennent ni à la réalité, ni à la fiction. Ils ne reposent sur aucun lieu vérifiable et ne se déroulent dans aucun temps identifiable. Ils créent leur espace et leur durée dans la parole ou l'écriture qui les proposent à un groupe ou à une personne, lesquels les acceptent non pour vérités, mais comme un miroir à énigme indispensable. Ils sont le reflet de nos mystères et nous éclairent par des récits déguisés en métaphores. Notre inconscient les entend mieux que notre mental, parce qu'ils appartiennent à la même matière que les rêves, engendrés par le haut et profond sommeil des tribus auxquelles nous appartenons, puis ressassés dans la veille pour tous et pour chacun.

Qu'un grand nombre de mythes se soient rassemblés en religions n'enlève rien à la validité de leur message, même si ce

dernier a perdu en spontanéité et en transparence, ainsi du reste qu'en efficacité, dans la mesure où, délaissant sa vertu imaginaire native, il s'est embourbé dans une réalité historique fallacieuse.

Existe-t-il une métaphysique du mundus imaginalis ?

Mon propos n'est évidemment pas de mettre en doute la validité religieuse de l'expérience mystique, mais de tenter de comprendre comment l'expérience mystique ne fait jamais qu'utiliser le merveilleux pour accommoder le mystère. Dans cette optique – et seulement dans cette optique –, le mythe découvre une fonction cognitive où certains verront de la transcendance et d'autres un surplus de noétique orientée vers les profondeurs du mystère – puisque toute réalité est mystère. En écrivant *L'Amour pèlerin*, je désirais simplement en rester à la dimension du conte, même si, de toute évidence, je me trouvais là devant une littérature de type visionnaire.

Affabulation ou véritable expérience existentielle ? Mon propos n'est pas d'en discourir ici, dans l'incapacité évidente où je suis de trancher dans un domaine qui est hors de ma compétence, et peut-être de toute compétence.

Le mouvement interne de L'Amour pèlerin est parcouru de références propres au chiisme.

Le charpentier Ali a tout perdu dans un incendie : femme aimée, enfants et métier. Son âme est effondrée. Il ne s'agit pas d'une dissolution de la conscience, mais d'un abîme creusé par la douleur, d'un écroulement des bases élémentaires afin que, sur ce vide psychologique, puisse se reconstituer un état de conscience libéré de tout obstacle subalterne. Le travail de deuil bâtit àprement une demeure habitable ; au-delà de la reconquête d'une sérénité, il prépare une vision épurée du réel. Ali quitte Bagdad pour s'enfoncer dans le désert (son désert), accompagné d'un chien. Important, ce chien. Son désert intérieur va petit à petit se peupler.

De rencontres en rencontres, et à son insu, Ali va s'élever jusqu'au degré le plus haut d'une hiérarchie qui conjugue l'imamisme traditionnel et une chevalerie de l'amour sublime. Cette conjonction est liée au *Jasmin des fidèles d'amour* du cheikh Ruzbehan de Shiraz, traduit par Henry Corbin. La quête de la Bien-Aimée se conjugue peu à peu à celle de l'imam caché, puis à celle de Dieu lors d'une révolution de l'esprit qui mène Ali du pessimisme à la nostalgie, puis de la nostalgie à des visions de plus en plus proches de l'extase passionnelle. Ruzbehan écrit : « Il ne s'agit que d'un seul et même amour, et c'est dans le livre de l'amour humain qu'il faut apprendre à lire la règle de l'amour divin. »

En effet, le thème central de *L'Amour pèlerin* est le rapport entre l'aimant et l'aimée. L'amour de l'aimant et de l'aimée est l'influx (*ta'hir*) de l'amour intrinsèque aux réalités divines (*ilahiyat*). L'amour d'Ali prend ses racines dans un amour prééternel (*'ishq-e-azali*). Sa mort, puis sa rencontre paradisiaque avec son Épouse et l'imam, doivent être considérées non comme des événements historiques, mais comme des échelons mystiques illustrés par des faits symboliques. La Fiancée éternelle (*'arus-e qidam*) est une théophanie souveraine. Elle est l'empreinte la plus cachée de l'âme, le sceau de la nostalgie paradisiaque (*walah-e behesht*) qui précipite le fervent de la quiétude d'amour à la passion torrueuse du divin.

Il faudrait aussi s'arrêter sur « Kalima » dont *L'Amour pèlerin* fait un personnage alors qu'il s'agit du Verbe. *Kalima mohammadiya* est le verbe mohammédien composé des lettres de l'alphabet arabe qui ont permis d'écrire (ou plutôt de recevoir) le Coran. *Kalima adamiya* est le Verbe adamique composé des lettres de l'alphabet persan. Ces lettres sont la projection du Verbe divin sous forme visible ou sonore (*En Islam iranien*).

Ne pourrait-on penser que les personnages qui accompagnent Ali dans son errance, puis dans son élévation, ne sont autres que des fantasmagories issues de son cerveau malade ?

Lorsque les religieux de Kerbala, en fin de récit, accusent Ali d'idiotie, ils ne voient en lui qu'un misérable dément assis

sur une pierre et qui, de temps en temps, se lève et se prend à danser. Ils l'accusent de délire mental, car « qui pourrait approcher Dieu ? ». Qui aurait pu accéder aux sphères célestes, rencontrer Adam, Jésus et Salomon ? Qui, enfin, aurait pu croire qu'un chien pelé soit un ange ? Ali ajoute le blasphème à la folie, et, partant, mérite d'être lapidé. En fait, cette lapidation d'Ali par des croyants (des « mentaux ») reprend le thème du martyr (le témoin) qui doit abandonner son corps physique pour endosser son corps spirituel. Ceci ne signifie pas nécessairement le trépas, mais le passage de l'état pesant de la vue ordinaire à l'état subtil de la vision.

L'esprit du visionnaire (*sahib al-waqi'a*) se meut librement dans les demeures du Malakut. Les croyants attachés à la lettre de la doctrine, ne pouvant comprendre le comportement du voyant, le suspectent d'hérésie ou de divagation, et le condamnent. Il serait d'ailleurs intéressant d'aborder ici le cas de la lapidation de saint Étienne dans le contexte chrétien.

À quelles écoles de doctrine se rattache L'Amour pèlerin, issu donc des œuvres de Henry Corbin sur le chiïsme ?

On peut évoquer les ateliers poétiques de Shiraz, de Bagdad et de Mossoul qui, à l'époque où Corbin les étudiait, dispensèrent un enseignement fondé sur des exercices de concentration spirituelle bien particuliers. Ces assemblées silencieuses relient la conscience intime (*sir*) de chacun au désir intense (*shawq*) qui le pousse à pénétrer de plus en plus profondément dans les sphères successives des images subtiles. Le rapport entre la réunion de ces fidèles et la solitude de chacun d'entre eux forme une harmonie secrète propice à l'ascension générale. La densité de cette méditation en communauté permet à l'âme individuelle de profiter de cet élan pour s'élever selon ses lois et ses désirs personnels. Et Al'Mansour d'ajouter : « Cela doit se comprendre par le cœur et en termes musicaux. »

Ce « cœur » que vous évoquez ici, bien sûr, n'a rien à voir avec le sentimentalisme. Quel est donc ce lien entre cœur et musique ? Comment font-ils alliance ?

L'alliance du cœur et de la musique explicite bien de quoi il est question. On ne reçoit pas la musique avec le cerveau. Rien de mental ! Quel est donc ce lieu où la musique nous transporte ? Un lieu diffus dans le corps qui, si nous en rassemblons les subtils liens, forme une âme d'écoute et, dans certaines conditions, une ouverture possible sur l'ineffable. C'est que la musique en tant que langage est, à quelque niveau, un récit de l'invisible. Je pense, en particulier, au chant grégorien qui prend toujours sa source dans le texte sacré dont il favorise l'intériorisation. Lorsque les moines assemblés aux heures prescrites chantent *a cappella*, ils ne forment plus qu'un seul chœur en prière, et sans craindre le jeu de mots, un seul cœur.

Dans ma jeunesse, les Bénédictins d'En-Calcat m'enseignèrent cet art d'oraison, rappelant que toute langue sacrée est un écho de la langue adamique, elle-même pur reflet du Verbe. Le secret de l'Être est, à divers degrés, tapi dans la parole, et plus encore dans la parole modulée, « poïétisée ». Certes, nous savons que depuis Babel la langue primordiale semble perdue. De traduction en traduction, du sanskrit à l'hébreu, du grec au latin, elle s'est maquillée. Mais elle demeure sous-jacente à travers l'esprit universel que les textes sacrés véhiculent quelles que soient les traductions qui les proposent.

Le mythe sous ses différentes formes vient souvent au secours de la langue profane pour l'éclairer. Encore faut-il demeurer prudent dans les interprétations. « N'est pas herméneute qui veut. Seul un faisceau d'initiations convergentes vers le moyeu de la roue peut permettre de défricher les significations profanes pour approcher du sens. » Ainsi Guénon ne cesse de mettre en relation les traditions essentielles afin d'éclairer les unes par les autres. Il s'agit d'une volonté synthétique unificatrice et dynamique à l'opposé d'une démarche syncrétique fatalement dispersante et par là même erronée.

Le cœur et la musique issue du silence intérieur sont le lieu et le langage de toute réalisation spirituelle.

Avez-vous participé à une tarîka ?

Un de mes amis très proches qui vivait sa foi dans une loge maçonnique d'obédience chrétienne à laquelle j'appartenais, ainsi que dans la tarîka Alawiyya Maryamiyya fondée par Frithjof Schuon (le cheikh Aïssa Nûr ed-Dîn) me proposa de le rejoindre dans son groupe situé à Amiens. En effet, nos longues conversations lui avaient laissé entrevoir les méditations particulières que je réservais à la Théotokos, la Sophia, dont nous avons précédemment évoqué l'importance métaphysique à l'égard du Logos. Le *moto* que l'on m'avait rituellement imposé était *a custodia Virginis*, ce qui me rattachait à la tradition johannique.

Bien qu'à mes yeux le terme de conversion n'ait eu aucun sens à l'endroit où je me tenais et que, de toutes manières, à la suite de Guénon, j'aie toujours cru à l'universalité des traditions, je déclinai cette invitation. En l'acceptant, il m'eût été impossible de faire face aux responsabilités qui étaient alors les miennes au niveau de la Transmission.

Dans ces années-là, il me fallait revivifier le dépôt compagnonique que m'avait laissé Jean de Foucault à la suite de sa rupture avec la cayenne de la rue Saint-Bon, trop profane à son gré. D'autre part, la Societas Rosicruciana in Anglia (SRIA) m'avait confié la tâche de créer en France une branche greffée sur la Régularité maçonnique mais indépendante de toute obédience. J'assurai la traduction des rituels et des catéchismes et, avec le soutien moral de Jean Tourniac et de Jean Heineman, j'en mis en œuvre les travaux.

À noter qu'à cette époque, au lieu du *dîkr*, nous pratiquions, ma compagne et moi, la prière du cœur que nous avions reçue de Jean Tourniac, qui l'avait reçue de Julien Missac. Autre raison : une dame soufie était venue en France afin d'y créer une târika d'origine marocaine. Elle se faisait appeler Mamita et n'avait que deux disciples au moment où elle tenta elle aussi de me rattacher au soufisme. Très rapidement, je compris que le chiisme et le sunnisme nourrissaient une guerre intestine ancestrale que l'intériorité du soufisme aurait pu dissiper, mais de graves questions politiques créaient des dissensions quasi insurmontables. Je n'avais aucune qualité pour m'approcher de ces affaires-là.

Dans le même temps, et par une intéressante bifurcation, Henry Corbin s'affilia à un Rite maçonnique chrétien, les événements en Iran l'empêchant de rejoindre Téhéran, où il aurait pu se rapprocher de Hossein Nasr, disciple de Guénon à travers Schuon. Ce qui intéressait Corbin dans le Régime écossais rectifié était principalement la chevalerie spirituelle (CBCS) issue, à travers Willermoz, de la mouvance templière allemande qu'il crut pouvoir comparer au concept de *fotowwat* arabe. Il y retrouvait l'image du temple d'Ézéchiél et l'Église de Jean opposée au dogmatisme de l'Église de Pierre, la présence de l'Apocalypse, de la Jérusalem céleste après le retour du Christ en la Personne du Paraclet – et de l'ultime imam, le Mahdi.

Compagnonnage, franc-maçonnerie et alentour

Le compagnonnage, une des grandes histoires de votre vie...

En 1966, j'avais été reçu dans une cayenne parisienne située rue Saint-Bon, à côté de la Tour Saint-Jacques. Son maître d'œuvre était le célèbre Raoul Vergez, maître charpentier de son état, écrivain compagnonnique, auteur du non moins célèbre livre intitulé *La Pendule à Salomon*. C'est là que je fis la connaissance de Jean de Foucault. Il était éditeur à l'enseigne de La Colombe et professait une foi johannique très active. Très vite, je compris que les rituels que nous pratiquions avaient été amputés par Vergez de leur partie chrétienne. La rupture entre les deux hommes était inévitable et eut lieu alors que j'étais en mission industrielle au Laos, puis au Vietnam.

Lors de l'un de mes retours en France, Jean me fit l'honneur de me confier l'ensemble des documents qu'il avait précieusement gardés intacts et dans leur intégralité, en me demandant de les remettre en œuvre lorsque mes activités me le permettraient. En fait, nous ignorions quelle était l'origine exacte de cette tradition. La Grande Règle assurait que la filiation venait d'Antoine Moles, mais nous ignorions comment et pourquoi elle s'était retrouvée entre les mains de Vergez.

La question de la transmission étant indispensable, je m'évertuai pendant plusieurs années à retrouver le fil conducteur de cette branche du compagnonnage qui, par de nombreux côtés,